



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

ENSEMBLE DE TOILETTE. — Parmi les toilettes d'été que nous avons remarquées à l'Opéra et autres réunions, nous citerons celle-ci. Une jolie robe en mousseline de soie, fond noir, semé de petits bouquets de fleurs couleur orange; corsage décolleté, garni d'une mantille de dentelle noire; même garniture au bas des manches courtes à doubles sabots; écharpe en dentelle noire; pour coiffure quelques branches de soucis, placées d'un côté de la tête, et divisées par la natte des cheveux; mitaines de filet noir.

— Une robe en mousseline de soie fond paille, sur laquelle étaient peintes des racines de corail qui se croisaient dans tous les sens. Mantelet en dentelle blanche ayant le tour du cou très-décolleté, et fixé sur le devant par un nœud de rubans de gaze. Manches longues, très-étroites du bas, et garnies autour du poignet par une petite manchette en dentelle. Pour coiffure,

deux petits rubans en laine ponceau, passés en bandelettes sur le front, et venant s'attacher sous les tresses, derrière la tête. Les cheveux séparés en bandeau lisse sur le front.

— Une redingote en crêpe blanc doublée en gaze *dona Maria* rose; les coins des devants de la redingote étaient arrondis, et laissaient parfaitement voir la fraîcheur de la doublure; au-dessus d'un ourlet plat qui garnissait le tour, étaient cinq ou six petits lisérés en satin rose, pas plus gros qu'une fine ganse. Le jupon de dessous en moire blanche. Corsage uni, ayant le haut entouré d'une seule petite blonde légèrement froncée, et dégageant beaucoup le cou. Un petit bonnet de blonde, orné de roses sur le devant, et formant voile par-derrière et sur les épaules. Ce genre de bonnet, qui doit sa célébrité au talent d'Herbault, est une des plus jolies coiffures que l'on ait encore vues. Nous en avons donné le modèle dans une de nos gravures, il y a peu de tems, lors de son apparition.

FAÇON DE ROBES.—Les façons à l'antique se sont transportées même sur quelques robes d'été. Des robes en gros de Naples peintes se font à corsage en pointe avec trois nœuds sur le devant du corsage, et quelquefois deux autres sur les épaules. Manches à *crevés* fermés par des nœuds. Avec ces robes on met un mantelet en dentelle de Bruxelles ou une écharpe. Un chapeau habillé. Ce genre de toilette s'aperçoit dans les plus-élégans équipages qui se rencontrent au bois de Boulogne.

—Chez les couturières les plus renommées on a fait quelques robes dont les jupons sont plus longs par-derrière que sur le devant, toujours une immensité de plis tout autour.

—Les façons redingotes sont une mode adoptée avec vogue. Les corsages sont quelquefois formés de larges plis plats, froncés en éventails sur la poitrine et sur le dos. Le haut des manches également composé de plis plats, assez rapprochés pour ne pas s'entr'ouvrir par le bouffant de la manche. Ils sont arrêtés par un poignet au-dessus du coude. Quelquefois un second poignet, placé un peu plus haut, sépare les manches en deux parties, celle du bas beaucoup plus étroite que la première. A partir du coude jusqu'au poignet, la manche est collante.

—Des redingotes en étoffe ont le corsage à pointe sur le devant; il est tendu et fermé par une rangée de boutons (en travail de passementerie) qui se prolonge jusqu'au bas du jupon. On met aussi beaucoup de pélerines avec les redingotes.

—Nous en citerons une charmante, qui était en *pou de soie* gris-lilas, ayant une double pélerine garnie de dentelle noire. Une cordelière noire et grise. Autour du cou une *écharpe-collier* en dentelle noire.

—Plus que jamais les dentelles noires se mettent autour des pélerines et du cou. Cette mode se généralise à tel point, que, sur dix robes, neuf en sont ornées.

—Les manches courtes sont portées cet été avec des gants longs de couleur. Les

mitaines longues en soie noire sont réservées pour être chez soi.

—Pour mitaines courtes, celles en soie noire à jour sont préférées.

—Les rubans pour ceintures sont à dessins chamarrés ou chinés.

—Les modistes emploient sur les chapeaux de paille des rubans de gaze jardinière, qui sont d'un très-joli effet. Le bavolet d'un chapeau de paille se fait souvent en rubans de gaze.

—Sur une *capote* de paille, une branche de fleurs des champs, placée de côté, est tout aussi négligée qu'un nœud. Les fleurs sont très-à la mode cet été; on les place en guirlande sous les bonnets de blonde, en bouquets sur les chapeaux, en branches ou fleurs détachées dans les coiffures en cheveux. Pour tous ces genres divers, M. Cartier (boulevard des Italiens, n° 2) offre dans ses jolis magasins les plus gracieux assortimens de tout ce que produisent les champs et les jardins. Les imitations des fleurs de nos parterres ont chez lui l'éclat et la fraîcheur de la nature même, et répondent à la supériorité que M. Cartier acquiert chaque hiver par sa composition pour ses parures de bal, toujours distinguées par leur élégance et leur bon goût.

L'ÉCHARPE.

(SUITE.)

§ III.

Mon frère tomba malade; je fus forcé de m'éloigner. Je passai quelques semaines dans un état difficile à décrire. Je ne recevais rien de Marie. Je lui avais écrit plusieurs fois par une voie convenue; j'écrivis encore; point de réponse. Deux mois s'écoulèrent dans cet isolement.

Enfin on me remit un paquet volumineux; il était timbré de la petite ville voisine du château de B. Je reconnais l'écriture de Marie... C'était l'écharpe! pas un mot, pas une ligne ne l'accompagnait.

Dans le premier moment je ne sus que



penser. Tout-à-coup un trait de lumière vint m'éclairer, ou plutôt une flamme de l'enfer.

Je me souvins du dernier soir, quand nous revenions si tristement au château; mon bras était passé autour de Marie; je la soutenais chancelante. « Oh! me dit-elle, si je ne pouvais pas être à vous, je n'aurais pas la force de vous le dire; ni de vous l'écrire; je vous enverrais notre écharpe; elle dirait tout. » Dans l'anxiété où j'étais alors, je fis peu d'attention à ces paroles. Je m'en souvenais maintenant. L'écharpe était là... que disait-elle?

Elle disait que les sermens d'une jeune fille sont écrits sur le sable qu'emporte le vent, que son amour n'est qu'un songe, que ses affections ont la fragilité de la gaze transparente et légère d'une écharpe de bal.

Je retrouvai toute la violence de mon caractère. J'avais été dupe d'un enfant et de la sotte délicatesse de mes sentimens romanesques. Ma tête brûlait. C'était une idée vague de vengeance qui me poursuivait contre l'espèce humaine entière, car je prenais encore ce détour, malgré moi, pour arriver à Marie. Je me souvins que, moi aussi, je pouvais lui faire du mal. Ne m'avait-elle pas dit un jour : « Si l'écharpe est déchirée par votre main, ce sera pour moi un coup de mort! » — Ah! je suis donc maître de sa vie! à moi le poignard! cependant, moi tuer Marie! — Eh! non, non, elle ne mourra pas. Paroles de jeune fille. Un petit chagrin d'enfant; quelques larmes, puis une corbeille de noces, des rubans, des fleurs, et l'oubli. C'est peu pour le mal qu'elle m'a fait; n'importe, elle aura l'écharpe déchirée; elle saura du moins, l'enfant capricieux, qu'il est désagréable de trahir.

Ce fut avec un plaisir cruel que je fis deux lambeaux de l'écharpe. Cependant, en les tenant encore flottans dans mes mains, je les regardais, et mes yeux n'en purent supporter la vue. Cette écharpe! oh! que de souvenirs! Mais je rougis

aussitôt de ma faiblesse; je mis les deux fragmens sous une enveloppe cachetée, aussi sans un mot, sans une ligne. Je fis en hâte mes dispositions de départ. J'allais quitter la France pour long-tems; je ne savais encore où j'irais; pourvu que je fusse loin de tout ce qui me brisait le cœur; peu m'importait le nord, le midi, la mer ou le désert. Cependant il me fallait être bien assuré que l'écharpe et ma vengeance arriveraient à leur adresse.

Je m'arrêtai à la porte la plus voisine du château de B., ayant appris à connaître les environs, je trouvai facilement l'entrée du parc.

C'était le 10 novembre, une soirée d'automne morne et silencieuse : on n'entendait que le tintement lointain de quelques cloches de troupeaux; les feuilles jaunies avaient remplacé la verdure de ces arbres dont l'ombre avait couvert tant de mes heureux jours, effacés à jamais. Comme le triste René, je marchais dans les allées solitaires du parc, traînant mes pieds dans les feuilles sèches; c'est ainsi que j'arrivai au bord du lac. Tout était là encore, le banc de mousse, le ruisseau et son murmure; seulement une nature flétrie et un air plus froid. Le petit bateau balançait près de la rive. Mes larmes coulaient sur mon visage; un attendrissement inexprimable s'empara de moi; je poussai un cri de désespoir en levant les yeux sur l'immobile rocher noir. Le lac au loin était sans mouvement, le ciel sans soleil, le rivage sans verdure; sur les massifs à demi dépouillés, quelques pâles débris de fleurs fanées; le deuil et la tristesse étaient là partout comme dans mon âme.

Que de pensées déchirantes dans une heure! mais il fallait m'arracher de ce lieu, car il m'était cher encore. La nuit venait; je m'assis sur un tronc d'arbre, au bord du chemin qui ramenait au village; je tenais l'écharpe dans ma main; j'hésitais encore. Je me sentais cruel, injuste, peut-être. J'allais briser l'enveloppe, pour me forcer à l'impossibilité de l'envoyer à

Marie. Mais une petite fille vint à passer; elle portait avec peine une corbeille couverte. Je la reconnus pour une des protégées de Marie: une pauvre orpheline qui lui devait tout. Elle me reconnaissait pour n'avoir vu souvent dans le village avec sa protectrice. En passant devant moi, elle me fit la révérence, accompagnée d'un sourire joyeux; je l'appelai, elle s'approcha, et posa près de moi sa corbeille qu'elle ne cessait de regarder d'un petit air important et mystérieux.

« Bonsoir, Marguerite, lui dis-je. — Dites-moi si je trouverai M^{lle} Marie au château? me répondit-elle. — Je ne sais, mon enfant. — Cette corbeille est pour elle... — De quelle part? d'où vient elle? — Ah! c'est un secret... Mais je puis tout vous dire, à vous. Regardez ces belles fleurs... — Pourquoi des fleurs? — Pour demain. Vous êtes revenu sans doute aussi pour le mariage?... »

Je saisis fortement une branche d'arbre; je serais tombé. « Et voyez, continua l'enfant, nous avons toutes fait notre petit ouvrage : voilà le mien... »

Je soulevai les fleurs de la corbeille, et je plaçai dessous le paquet de l'écharpe. Je crois avoir dit ensuite à l'enfant effrayé de mon regard: « Marguerite, porte encore ce cadeau de noce; dis que c'est le mien. » Et je regagnai précipitamment ma voiture.

Je vous fais grâce du tourment de mon voyage. Je crois avoir parcouru l'Italie, la Suisse, l'Allemagne. J'ai tout oublié de ce voyage, de cette course fantastique, sans halte, étourdissante, où je n'ai rien senti, rien trouvé, rien vu que moi-même et mes déchirantes pensées. Si, cependant, j'ai vu quelque part un journal français; il contenait ces mots: *Le comte de G... n'a pas assisté à la séance de la Chambre des Pairs. Il est parti pour le midi de la France, où il accompagne sa jeune femme dont la santé donne de très-vives inquiétudes. M^{me} de G... est fille du baron M..., ancien fournisseur de l'armée d'Italie.*

Peu de jours après avoir lu cet article

de gazette, j'arrivai chez moi, c'était également le chemin du midi: il me fallait aller de ce côté-là.

Le premier objet qui frappa mes regards, en entrant dans ma chambre, ce fut une lettre posée sur mon secrétaire; je déchire l'enveloppe... Lisez: la voici!

10 Novembre.

« Auguste, où êtes-vous! verrez-vous ces lignes? Que pensez-vous de moi? J'ai entendu dire souvent autour de moi que j'allais mourir: ils se sont trompés. Avant, avant, j'ai besoin de quelques mots de vous, de votre pardon.

« J'ai reçu vos lettres, mais je ne pouvais y répondre; je ne pouvais que les couvrir de larmes dans mon lit de douleur. Je vous ai envoyé l'écharpe, notre écharpe, notre chère et triste écharpe, et rien ne l'accompagnait; je voulais vous préparer ainsi à tout ce que j'ai de cruel à vous dire. Ayez du courage, c'est pour vous que je veux en avoir, moi...

« Oh! je vous le disais, point d'avenir pour nous.

« Je forçais mes illusions à renaître et à être belles pour vous; voilà mon crime! Oh! oui, c'est ainsi que je me suis trompée et que j'ai brisé votre cœur. Pardonnez-moi.

« Je vous voyais heureux, j'oubliais tout; c'était ma seule, mon unique pensée. J'étais avide de prolonger cette nouvelle existence à laquelle vous disiez renaître; j'oubliais tout devant cette pensée. Oh! j'ai été faible; déraisonnable; pardonnez-moi.

« Depuis long-tems je soupçonnais les projets de mon père. Je connaissais son caractère; il est bon, il m'aime, je crois; mais il est inflexible. Je ne savais pas précisément que c'était au comte de G... qu'on me destinait; mais je savais que jamais mon père ne consentirait à me donner à vous. Oh! voilà ce qui me rend inexcusable; j'aurai dû vous fuir, vous cacher du moins mes sentimens; je ne

» l'ai pu. Je vous ai donné mon cœur sans
» le savoir moi-même. C'était si doux,
» si aimable, si bon, si sensible, tout ce
» qui venait de vous ! Oh ! pardon.

» C'est ainsi que je renvoyais de jour
» en jour les explications que vous me
» demandiez ; elles me semblaient offenser
» ma confiance en Dieu ; je sentais que
» nous marchions si doucement à côté l'un
» de l'autre sur les bords d'un précipice,
» je n'osais regarder autour de nous ; je
» ne voyais que vous, je n'osais quitter ma
» place près de votre cœur, ni détacher
» mes yeux des vôtres, de peur de tomber
» et de ne plus vous voir ; car malgré mes
» pressentimens, malgré tout, je voulais
» croire encore lors même que je ne
» croyais plus.

» Non, c'est inutile ; non, je ne résiste
» pas à mon père. Cette résistance ne me
» donnerait pas à vous. Auguste, ayez
» pitié de moi ; demain j'assisterai à une
» cérémonie ; après ils me donneront un
» nom qui ne sera pas le vôtre ; j'appar-
» tiendrai à un autre... mais... rassurez-
» vous... pas pour long-tems.

» Une seule pensée me donne un peu de
» courage. Vous compreniez si bien mon
» cœur. J'aurai votre pardon, n'est-ce pas ?
» Vous garderez notre écharpe, le doux
» lien de tant d'heureux souvenirs ! Dites-
» le moi bien vite, mon ami. Dites-moi
» que, peu-à-peu, elle vous fera moins de
» mal ; qu'elle cessera d'essuyer des lar-
» mes ; j'en ai tant versé sur elle que je
» vous ai cachées ! Demain je recueillerai
» mes forces... ils ne sauront pas ce que
» je souffre... Ma mère seule du haut des
» cieux... peut-être... me verra... j'obéis ;
» c'est tout ce que je puis faire ; mais à
» vous mon cœur, toujours... Adieu ! »

Comprenez-vous l'impression, puis l'affreux sentiment que me fit éprouver cette lettre ? elle était du 10 novembre : cinq mois s'étaient écoulés. Le soir de ce même jour, de ce même 10 novembre, elle avait reçu l'écharpe déchirée ; le coup de poignard donné par ma main avait porté

au cœur, et depuis pas un mot, pas un mot de moi pour toute réponse à ces lignes de tendresse, de regret et de pardon : un horrible silence.

J'étais hors de moi. Les chevaux qui m'avaient amené étaient encore dans la cour. Je repartis aussitôt. Il me fallait passer près du château de B... pour savoir où était Marie. Un garde, dans la forêt, me nomma la terre du comte de G... en Provence... Enfin j'arrivai.

§ IV.

La maison de campagne qu'habitait Marie était située à quelque distance de la petite ville de **, où je laissai ma voiture. Je pris à pied le chemin du village le plus voisin ; je m'y établis. Le soleil venait de quitter l'horizon quand je m'éloignai du toit rustique qui devait me servir de retraite si près d'elle. Arrivé par un sentier solitaire au sommet d'une colline boisée, je découvris sa demeure. C'était une maison fort simple ; au-devant, une terrasse avec des orangers et des fleurs ; tout auprès un bosquet d'arbres verts et de cyprès.

Quand la nuit fut venue, je descendis dans le bosquet de cyprès ; je vis que les appartemens, qui paraissaient habités, s'ouvraient sur la terrasse située au midi ; tout était déjà plongé dans le silence ; c'était déjà un séjour de calme et d'éternel repos. Je regagnai tristement ma demeure.

Le jour suivant le soleil ne se montra point. Le soir ma lampe, qui me parut placée de manière à ce que sa clarté fût adoucie pour des yeux faibles, éclairait l'appartement ; elle s'éteignit. La lune, qui se levait derrière un nuage, en sortit brillante. Une fenêtre s'ouvrit, j'y vis paraître une ombre blanche, puis j'entendis de l'intérieur comme une voix sévère qui reproche une imprudence ; la fenêtre se referma et tout disparut.

Le lendemain, le soleil se leva brillant, j'étais de bonne heure dans le bosquet d'arbres verts ; vers midi ce soleil de Provence devint très-chaud ; un domestique sortit de l'appartement, portant un fau-

teuil qu'il plaça contre le mur près d'une plate-bande de rosiers et de résédas. Mon cœur battit violemment. Puis le même domestique apporta un tabouret de pieds qu'il plaça devant le fauteuil, puis une petite table légère qu'il mit à côté. Alors un homme que je reconnus pour être le comte de G... parut sur le seuil de la porte ; il donnait le bras à une femme qui s'appuyait péniblement sur lui. O Marie ! c'était elle ; sa robe était blanche, pauvre Marie !... l'écharpe bleue descendait de ses épaules, elle la portait encore ; elle ne l'avait donc pas jetée loin d'elle, cette écharpe déchirée par ma cruelle main.

Elle s'assit avec peine dans le fauteuil. Hélas moi seul je pouvais la reconnaître ; elle était bien changé, mais plus belle encore, peut être, d'une beauté et d'une grâce languissantes dont le triste charme ne se peut dire. Ses traits semblaient n'avoir conservé de sentiment que par cette expression délicate, pure et sensible que l'âme seule donne encore ; ce n'était pas de la pâleur, c'était plus que de la souffrance ; c'était quelque chose qui saisissait au cœur ; c'était un visage toujours charmant, mais qui ne pouvait plus être animé par aucune joie, par aucune espérance terrestre. Son aimable sourire était seul resté le même, je le reconnus quand elle remercia son mari de l'appui qu'elle venait de trouver sur son bras ; mais dès que celui-ci fut rentré, ce sourire tomba de ses lèvres ; ce n'était plus qu'un pénible effort.

Elle resta long-tems immobile, la tête légèrement penchée, rêveuse et complètement absorbée par ses pensées. Puis elle promena ses regards autour d'elle comme pour se bien assurer qu'elle était seule ; Alors elle prit sous sa robe un livre... C'était le mien ; elle ne lisait pas, mais elle tournait les pages ; elle sembla quelque tems distraite encore ; mais peu-à-peu son attention parut fixée par de vifs souvenirs. Je connaissais si bien ce livre et les feuilles détachées écrites de ma main ! Je suivais des

yeux toutes les impressions qui se révélaient en elle ; je reconnaissais et je pouvais lire, pour ainsi dire, chaque page et chaque pensée dans le miroir de ses traits mobiles.

Elle ferma le livre et le laissa tomber sur la table ; elle paraissait fatiguée et reposa son front sur sa main. Cependant, après un moment de repos, elle ouvrit un petit nécessaire de femme ; elle en sortit des soies et ce qu'il fallait pour un ouvrage ; alors elle attira l'écharpe sur ses genoux. C'était toujours l'écharpe bleue, seulement fanée, plus pâle, mais encore à-peu-près telle que je l'avais vue le premier jour ; les deux fragmens déchirés avaient été rapprochés et réunis avec soin ; quelque chose cependant restait à faire. Pauvre Marie ! c'était son travail, de tems en tems elle l'interrompait ; elle portait l'écharpe à ses lèvres ; elle souriait, puis elle essuyait ses yeux et semblait se parler à elle-même. Mon émotion ne me permettait plus de voir ; je n'entendais rien... mais je sentais couler mes larmes.

J'allais, je crois, m'élancer vers elle, quand un bruit soudain dans l'appartement fit tressaillir Marie. Aussitôt le livre fut caché, et le nécessaire refermé. Le comte parut. Sa vue excita en moi un sentiment horrible ; je ne comprenais plus cet homme qu'à vingt pas devant moi, un pistolet à la main. Je vis dans les traits de Marie une expression indéfinissable, que seul je pouvais comprendre : d'abord l'anxiété et la contrainte, puis la résignation du désespoir.

Le jour suivant, le ciel fut nébuleux, l'air était froid ; les fenêtres ne furent pas ouvertes.

Le lendemain le vent avait chassé les nuages ; c'était une matinée d'avril dans tout son éclat.

Enfin la porte de la terrasse s'ouvrit. Marie parut ; sa robe et ses cheveux arrangés avec soin, l'écharpe, tout me rappelait le jour où je la vis pour la première fois.

Le comte s'assit et causa quelques mo-

mens avec elle; il était en bottes et tenait une cravache à la main; bientôt il se leva et prit congé d'elle.

« Je ne vous ai pas vu depuis long-tems si bon visage, dit-il; je serai de retour ce soir ou demain matin au plus tard. » Marie fit de la main un geste d'adieu. Presque aussitôt j'entendis le galop d'un cheval dans l'avenue.

Marie se fit apporter un vase à mettre des fleurs, un album, son nécessaire et la petite cassette. Dès qu'elle fut seule, le jardinier parut; il lui donna un bouquet de fleurs choisies. Marie le congédia, et se mit à arranger avec soin les fleurs dans le vase; on eût dit qu'elle voulait répandre un air de fête autour d'elle; que ce jour ne devait pas passer comme tous les jours. Tout-à-coup, une date me revint à l'esprit: c'était le 8 avril; c'était l'anniversaire du premier bal, de notre première entrevue. Un an seulement s'était écoulé; quel souvenir! Et la jeune fille heureuse, brillante de fraîcheur et de grâces, la voilà! et moi, me voilà aussi, moi! et voilà mon ouvrage, mon crime!

Pauvre Marie! c'était son 8 avril, sa petite fête à elle, que personne autour d'elle ne pouvait comprendre. Elle voulait oublier le présent pour retourner vivre quelques momens, seule avec ses souvenirs, dans ce passé que rien n'avait troublé encore, où nous étions seuls ensemble bercés par la douce confiance et l'imprévoyance de l'amour. O Marie! et moi, moi l'auteur de tous ses maux, elle n'avait pas pour moi une seule pensée d'amertume; elle ne voulait pas même qu'une muette accusation pût s'élever contre moi dans ce jour, dont elle se faisait comme l'image d'un jour de fête.

Elle regarda long-tems la vue du lac dans son album; ses yeux se remplirent de larmes. Puis elle sortit de la cassette tous ses trésors. Mon livre était ouvert devant elle. En tournant les pages, une des feuilles détachées vola sur le rosier; au mouvement qu'elle fit pour la reprendre

l'écharpe resta accrochée aux épines. Marie pâlit. Elle n'osait pas d'abord retirer l'écharpe. Quand elle l'eut examinée avec soin, une expression de plaisir reparut tout-à-coup sur ses lèvres décolorées, et levant son regard brillant de joie vers le ciel, elle s'écria: « Pas déchirée!... il m'aime encore... je puis mourir... »

Aussitôt elle joignit les mains, et se laissa tomber à genoux sur le tabouret devant elle. J'entendais ces paroles entrecoupées:

« O mon Dieu! pardonnez-moi! éclairez-moi!... J'ai tout fait pour obéir; je puis tout sacrifier, s'il le faut... bonheur... tout... Marie... ils ne me verront jamais pleurer... ils ne sauront rien... je remplirai mon devoir; mais ne plus l'aimer... non... non... O mon Dieu! vous ne le demandez pas... qu'il ne sache jamais tout le mal qu'il m'a fait... qu'il m'oublie! mais non pas encore, quand je ne serai plus. Il n'a donc pas cessé de m'aimer... Oh! le voir, entendre sa voix une fois... une dernière fois encore... »

Je ne pus me contenir plus long-tems; je m'élançai vers elle. Au premier bruit, elle se leva avec force, et je la reçus dans mes bras.

Elle était sans connaissance; je la portai dans l'appartement; au fond était un lit peu élevé; je l'y plaçai et me mis à genoux à côté. Elle me parut revenir à elle; ses yeux s'ouvrirent et se fermèrent plusieurs fois; elle semblait dormir et faire un doux rêve. Je ne pouvais chercher aucun secours car elle avait passé son bras autour de mon cou, et à chaque mouvement que je faisais, elle paraissait se réveiller, craindre, souffrir, et de nouveau m'attirait à elle. Tout-à-coup son visage s'éclaira d'une nouvelle vie; de douces paroles d'amour semblaient errer sur ses lèvres, avec un heureux et paisible sourire; puis elle posa sa tête sur mon épaule et j'entendis un soupir.

Je restai long-tems à genoux à la même place sans faire un mouvement. Je comprenais et je ne voulais pas comprendre; je savais, et je ne voulais pas savoir; je voyais,

et je ne voulais pas voir. Tout ce que j'éprouvais à-la-fois était trop fort ; il y avait là trop de désespoir, trop de réalité déchirante pour pouvoir y croire, pour chercher à sortir de ce qui n'était peut-être qu'un songe ; comme un songe, cet état pouvait n'être pas sans douceur... La réalité!... elle ne pouvait se supporter... car alors c'était moi, encore moi, toujours fatal, cruel ; moi, moi, sa destinée terrible, son premier et son dernier malheur. Immobile, dans un état de stupeur morne, je ne trouvais que des sanglots et des paroles délirantes qu'elle n'entendait plus... Enfin, un léger bruit dans la chambre voisine me rappela à moi-même ; il fallut me dégager de ses bras qui ne me retenaient plus ; et, laissant tomber l'écharpe comme un voile sur son visage, je sortis précipitamment pour courir m'enfermer dans la maison que j'habitais. Ne m'y suivez pas.

Le lendemain, autour de moi, on disait que M^{me} la comtesse G... était morte. La nuit vint ; elle était sombre ; une seule fenêtre restait ouverte sur la terrasse ; je pouvais m'en approcher sans danger à la faveur de l'obscurité. Un cierge qui brûlait sur un autel temporaire, éclairait seul l'appartement. Je vis une femme qui veillait et priaît près du lit. Je voulus aussi prier ; je ne pus pas ; j'accusais Dieu, j'attendis long-tems ; enfin la personne qui veillait sortit. Je m'étais armé de courage... Il me fallait la voir encore... Il me fallait encore un dernier adieu!... Et l'écharpe!... La voilà cette écharpe!... C'est la même, seulement, fanée, blanchie par le tems ; elle est là devant moi. Et Marie, depuis long-tems n'est plus ; cet être aimable, charmant, tout ame, tout sentiment, tout

amour, n'est plus. Seul j'ai connu Marie ; elle a passé inaperçue au milieu des autres, comme notre amour.

Depuis lors j'ai cependant pu vivre. Dans les premiers momens de mon désespoir, j'ai souvent pensé à me délivrer vulgairement de la vie comme tant d'autres. Mais Marie avait jeté le germe des plus nobles sentimens dans mon cœur ; vivre me paraît plus digne d'elle.

Sans trop compter sur les hommes, j'ai mis la fierté, bien moins à les mépriser qu'à les servir. Marie me semblait encourager mes efforts ; j'ai fait une faible part du bien que nous méditations ensemble.

Mais l'écharpe ne me quitte jamais ; avec elle renaissent à chaque moment tous mes souvenirs. Elle fut le lien mystérieux de notre vie ; elle fut la douleur de Marie, sa joie passagère et le voile de son lit de mort ; quand moi aussi je cesserai d'attendre... quand enfin j'entendrai la voix d'un ange me dire : « Viens, viens, voici l'heure ! » je veux que cette écharpe couvre aussi mon visage... je veux la sentir sur mes lèvres... qu'elle y reçoive mon dernier soupir. ***

Cet article est extrait de l'EUROPE LITTÉRAIRE, journal dont le succès immense répond à sa brillante apparition dans le monde lettré. Cette publication, qui surpasse ce que l'on a produit dans ce genre, peut-être regardée dès aujourd'hui comme une nouvelle gloire acquise à la littérature française.

— D —

A ce Numéro est jointe la planche 973.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.
 Chapeau en gros de Naples des M^{rs} de Mme Courcot rue M^{rs}ignoy N.º 1.
 Robe en gros de Naples Sélerine ornée de Rubans

Mess^{rs} L & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place, London.

D
sinen
de j
fraich
mabl
Fran
des c
l'orig
liber
vétus
chem
une l
le co
donn
Simon
eux v
de pl
ce co
toute
aspec
bien
cheur